

L'ÉGALITÉ SOCIALE

Organe de tous les Partis Socialistes Révolutionnaires

COMITÉ DE RÉDACTION :

PARTI OUVRIER : Bessy-Placet, Victor Cocholat, Gabriel Farjat, Charles Labrosse.
ANARCHISTES : J. Bernard, A. Delon, A. Monier, Ramé.

COMITÉ RÉVOLUTIONNAIRE CENTRAL : A. Bonard, Ad. Farjat, J. Michel, Ch. Prégaldin.
SOCIALISTES INDÉPENDANTS : L. Drevet, M. Ghislé, Nora, Palestro.

ABONNEMENTS

FRANCE : 3 mois, 1 fr. 50 ; 6 mois, 3 fr. ; Un an, 6 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

45, Rue Thomassin, 45

ABONNEMENTS

ÉTRANGER : 3 mois, 2 fr. ; 6 mois, 4 fr. ; Un an, 8 fr.

Nous prions nos amis et correspondants des départements, de bien vouloir nous renseigner sans attendre sur le nombre de numéros de notre journal qu'il faudra leur envoyer régulièrement.

Aux Travailleurs

Ce journal, créé avec les gros sous ouvriers, s'adresse aux travailleurs.

Ses fondateurs, représentants des diverses fractions du Proletariat militant, sont socialistes et révolutionnaires.

Socialistes : Parce qu'ils croient une transformation sociale indispensable. Révolutionnaires : Parce qu'ils sentent la nécessité de l'emploi de la force pour opérer cette transformation.

Ils ont un ennemi commun, des intérêts conformes ; mais leurs théories sont contradictoires, leurs tactiques différentes.

Malgré cela, ils s'unissent !

Cette union n'est pas une tentative de fusion d'éléments divers, encore moins un essai de synthèse des idées ; mais une coalition destinée à augmenter la puissance de l'effort de chacun.

Nous pensons que lorsque le but général poursuivi est identique, la diversité des façons de procéder n'est pas un obstacle insurmontable à une entente qui sera indispensable le jour proche de la bataille ; cette entente s'est établie pour la fondation de cet organe, croyant profitable à la cause que nous servons, de prévoir et de prévenir le moment où la bourgeoisie nous sachant irrémédiablement divisés, nous acculerait, réconciliés mais vaincus, derrière notre dernier tas de pavés.

Les groupes et les hommes qui participent à cette alliance n'ont eu à se faire aucune concession ; les programmes spéciaux des alliés restent intacts, tous combattent côte à côte, mais chacun se réservant de ses armes préférées.

Il ne s'agit donc, dans l'espèce, ni de mélange, ni de confusion, mais d'une concentration de l'armée révolutionnaire, dont les différentes divisions, fanions particuliers fièrement déployés, viennent, face à l'ennemi, se ranger en bataille sous les plis écarlates du drapeau commun sur lequel nous inscrirons ces deux mots de ralliement qui seront aussi notre cri de guerre :

Egalité Sociale

La diversité de nos théories, loin de gêner notre propagande, nous permettra de promener la charrue socialiste dans tous les sens du vaste champ prolétarien, déracinant les préjugés, remuant les idées, préparant et puisant ainsi la germination émancipatrice.

De même, que pointeurs de la même batterie révolutionnaire, la différence de nos tactiques nous permettra de tirer et de démenteler les différents points de la citadelle bourgeoise augmentant ainsi le nombre des brèches par où s'engouffrera l'impétueux flot populaire le jour de l'assaut suprême.

Mais pour combattre il faut des munitions. A nos camarades de labours et de misère de nous les fournir ; qu'ils nous secondent dans notre œuvre ; qu'il fassent pénétrer notre organe — qui est le leur — de partout où se trouve des exploités, des malheu-

reux, des ouvriers ; en un mot, qu'ils fassent que chaque numéro de notre feuille soit un coup de clairon dont les vibrations se répercutent d'atelier en atelier, d'usine en usine, pénètrent jusque dans les taudis malsains des affamés, réveillent les énergies, secouent les torpeurs, galvanisent les indifférences et amènent chaque semaine des combattants nouveaux à la Révolution.

Soutenus par ceux qui ont intérêt à le faire, nous promettons que malgré tous les obstacles que l'ennemi pourrait accumuler sur nos pas, nous mènerons la lutte sans découragement et sans faiblesse jusqu'au jour où le Proletariat affranchi, l'Egalité sociale proclamée, nous verrons le titre de notre journal incrusté d'une façon indélébile au frontispice du nouvel édifice social, à la construction duquel nous aurons la satisfaction d'avoir participé dans la mesure de nos faibles moyens.

La Rédaction.

Quelqu'un de notre Conseil municipal pour demander les comptes à l'administration sur toutes les Wilsonneries (achat de terrains et autres) dont elle s'est rendue coupable ? Et qu'attendent les électeurs pour demander à leurs élus compte de leur silence ? Paris a su balayer les écuries d'Augias, de l'Elysée, ne serions nous donc pas capables, nous, de balayer celles non moins malpropres de l'Hôtel municipal ?

COUP D'ŒIL

Une chute. — A bas les masques ! et à bas les traîtres ! — Vive la Révolution ! — La souveraineté populaire. — L'union pour la lutte.

L'Egalité sociale entre en ligne en plein cahos gouvernemental. Jamais plus graves et plus symptomatiques convulsions n'ont secoué, jusque dans ses moindres éléments, une nation. Tout nous annonce un dénouement tragique et prochain. Nous devons le prévoir et nous l'avions prévu. Nous aurions voulu prévenir le choc final. Il n'est plus temps. Le travail du progrès est trop avancé, et nous n'y sommes point assez préparés.

Depuis un siècle qu'elle se manifeste sous des formes diverses mais saisissables, la gigantesque transformation qui lentement s'élabore dans l'idée et dans le fait : en philosophie, en science, en industrie, a trouvé porte close. Au lieu d'avoir pris graduellement son expansion dans un milieu social qu'elle devait vivifier, elle s'est trouvée comprimée dans son essor. L'explosion est fatale.

Le temps des réformes — que les socialistes demandaient quand elles étaient encore possibles — est passé. La bourgeoisie, croyant son règne éternel, et guidée par son seul égoïsme, a négligé de construire les degrés par lesquels elle pouvait descendre de son Capitole. Sa descente sera une chute où elle se brisera la tête sur la Roche tarpéenne.

Depuis longtemps les précurseurs du socialisme lui montrent le gouffre où elle marche en aveugle. Aujourd'hui qu'elle est sur le bord de l'abîme, elle le sonde avec horreur. Elle cherche dans son affolement à retourner en arrière, à s'accrocher à une main puissante — monarque ou dictateur — qui puisse la retenir sur la pente où elle glisse. C'est en vain. Une force supérieure la repousse dans le néant. Le progrès a pris sa forme active : la forme révolutionnaire.

« La République sera conservatrice ou ne sera pas, » a dit Thiers.

Après dix-sept années d'expérience, ses successeurs d'ajouter : « La République ne pouvant être conservatrice ne sera pas, elle doit disparaître. »

« Le mot même par sa signification — la chose de tous — est un danger. Ses attributs d'égalité, de liberté et de fraternité sont une menace. Elle doit disparaître !... »

Et tous ensemble — Ferrystes et Wilsonniens — de lui mettre la camisole de force, de la déshonorer, de la souiller, de l'envelopper sous un linceul de boue et de honte.

Et pendant que, vaincue, trop faible pour se débattre, elle reste impuissante dans son berceau, on coiffe Robert-Macaire du bonnet phrygien, on le présente au peuple, lui disant : « Voilà la République. »

Mais le peuple, trop longtemps abusé, a mis bas le bonnet.

Il a crié :

« Mais non, ça c'est d'Orléans-Grévy-Filou ! »

« Ça, c'est Bonaparte-Ferry-Bandit ! »

« Bas les masques ! et à bas les traîtres ! »

Le peuple — celui de Paris — a commencé à faire justice. Il lui reste à délivrer sa République de ses entraves, et bientôt il la verra s'épanouir, pure, resplendissante, jeune et belle, sur la France régénérée.

La lutte est ouverte. Nous sommes en période d'extra-parlementarisme, en période révolutionnaire.

Malgré les monarchistes préparant une restauration ;

Malgré les opportunistes rêvant la trahison ;

Malgré les radicaux tremblant la peur, se faisant complices par lâcheté ;

Le prolétariat parisien, pris d'indignation et de colère, reprenant possession de lui-même, de la rue, sa tribune, crie sa volonté.

Et Grévy, le Grévy de tous les tripotages et de toutes les filouteries, disparaît.

Et le Ferry de tous les coups-d'Etat, de toutes les félonies et de tous les crimes, tombe écrasé, au seuil de la présidence, sous le poids de ses propres infamies.

Vive la Révolution ! qui en deux assauts successifs vient de remporter deux victoires.

Vive la Révolution ! qui, foulant aux pieds parlementaires et parlementarisme, impose son veto suprême, sauve la République et sauve la France.

Vive la Révolution ! qui, poursuivant son œuvre immense, brisera dans sa marche envahissant tous les obstacles et toutes les résistances, toutes les iniquités, toutes les tyrannies, toutes les exploitations, effacera les frontières, dissipera les erreurs, donnera, dans un jour prochain, aux peuples de toutes les nations, la paix, la lumière, le bonheur.

Vive la Révolution libératrice ! Et vive le peuple de Paris qui lui a ouvert les portes.

Nous trouverons, dans les événements qui viennent de s'accomplir plus d'un enseignement profitable.

Le prolétariat militant pourra, par cet exemple, se convaincre de sa toute puissance et de la fragilité des liens qu'il subit. Il saura désormais que devant sa volonté autrement exprimée que par le bulletin de vote, tous s'efface ou s'incline, toute résistance, toute impossibilité disparaissent.

Et les socialistes — la fraction consciente et organisée de la démocratie — eux aussi trouveront là sujet à méditation. Eux qui ont charge de responsabilité ils ne se voileront pas la face pour éviter de voir les fautes et les négligences commises et qu'ils laisseront — nous pensons — dans le passé.

Tournant tous nos regards et nos efforts vers la lutte prochaine, nous organiserons les forces de la résistance — qui pourront être aussi celles de l'attaque.

ADRIEN FARJAT.

La Rédaction et l'Administration DE L'ÉGALITÉ SOCIALE

Invitent les socialistes révolutionnaires de Lyon et de la banlieue, à l'occasion de l'apparition du journal, à assister au grand Réveil révolutionnaire privé, qui aura lieu le samedi 24 décembre, à 9 heures du soir, salle de la Boule d'Or, avenue des Ponts, 34.

COLLATION FAMILIALE

CHANSONS, DÉCLAMATIONS ET GAUSERIES

Tous nos amis sont prévenus que les cartes d'entrée sont dès ce jour mises à la disposition des groupes socialistes de tous les partis.

LETRE PARISIENNE

Le samedi 3 décembre, M. Jules Ferry n'a pas été choisi comme président de la République ; le samedi suivant il a été choisi comme cible d'un mauvais revolver : tels sont les deux faits qui accaparent en ce moment l'attention publique.

Le premier de ces faits m'a causé une vive satisfaction. C'est que l'avènement de Ferry, c'était certainement le sang socialiste rougissant de nouveau les pavés, c'était la réaction sous la seule forme véritablement dangereuse, la réaction aboutissant à la suppression des combattants de la révolution sociale et celle-ci, au lieu d'aller de l'avant, encore une fois obligée de reformer ses cadres et d'attendre pour cela l'entrée dans la vie politique des jeunes générations. Grâce aux manifestations populaires du 1^{er} et du 2 décembre, grâce à l'action de la rue, nous avons échappé à ce danger.

Bien entendu, nous ne voyons que l'échec de Ferry dans le triomphe de M. Sardi Carnot, à propos duquel nous n'avons aucune illusion à perdre. Laissez-moi vous répéter à ce sujet ce que j'ai été le premier à rappeler. Il y a eu jusqu'ici trois Carnot au pouvoir, autant que de Républiques. Le premier Carnot, membre du Directoire, sous la première République, a contribué au massacre des révolutionnaires opérés en 1796 à Grenoble ; le deuxième, ministre de la deuxième République en juin 1848, a sa part de responsabilité dans la sanglante répression de l'insurrection ouvrière ; le troisième Carnot, président de la troisième République, se conformera-t-il à cette tradition de famille, l'avenir nous l'apprendra.

En attendant, il est bien clair que sa nomination n'a rien changé à l'organisation économique, après comme avant, le prolétariat est aussi malheureux et l'exploitation capitaliste aussi pénible. Mais a-t-on eu raison de recourir à ce genre d'argument pour engager la masse à ce désintéresser de l'élection présidentielle ? Les

victoires électorales non plus n'augmentent pas les salaires et ne diminuent pas la journée de travail, et elles sont avidement recherchées par ceux qui, sous ce prétexte, ont préché l'abstention. L'action socialiste peut être efficace sans amener un résultat immédiat ; bien mieux, il n'y aurait plus même possibilité d'action pour les socialistes si, pendant qu'ils sont hors du pouvoir ils s'astreignent à ne faire au peuple une amélioration immédiate de son sort. La vérité est que tout ce qui est, à un degré quelconque, de nature à préparer la révolution sociale, à la hâter ou à empêcher un retard, sert la cause populaire, quoique, ce faisant, on n'obtienne pas la moindre atténuation de la misère actuelle.

Si je suis content que Ferry ait été battu, je n'ai éprouvé aucun plaisir en apprenant qu'on avait tiré sur lui. Cet acte qui n'a même pas l'excuse du succès a agri les cervelles opportunistes : Reinach parle de far homme qui s'y connaît et Emn. Arène prend des attitudes de tra montagne tout à fait réjouissantes tous profitent des balles qui n'ont troué la peau de leur idole pour réclamer la restriction de la liberté de la presse, de la liberté de réunion, etc.

Quant à nous, si nous admettons le recours à la violence, si nous constatons la nécessité éventuelle de son emploi, c'est uniquement en vue de la conquête du pouvoir politique par le prolétariat, et nous ne saurions approuver des maladresses comme celle de samedi dernier, tout au plus bonnes à déterminer des mesures de réaction sans avantage pour personne, pas même pour ceux qui les appliqueraient.

GABRIEL DEVILLE.

Correspondant du parti ouvrier.

L'ESPRIT DE RÉVOLTE

Malgré les persécutions de toutes sortes, malgré la prison, la bague, la corde, et les potences, En dépit des férociétés bourgeoises, l'idée révolutionnaire poursuit sa marche gigantesque, comme un torrent qu'on ne saurait endiguer, elle mine les bases de la vieille société, ébranle les trônes des monarches, et, de partout, prépare la chute finale des sangsues de l'humanité.

Aussi ne connaissant pas de patrie, ni ne voyant pas de frontières lorsqu'il s'agit de défendre leurs monstrueux privilèges menacés, toute la séquelle de bandits, d'autocrates et de despotes, jusqu'aux fourbes qui se cachent sous le masque jésuitique et mal affublé du libéralisme qui n'embrassent avec effusion le dernier des tyrans, et ne sonnent ensemble la trompette de l'unisson, pour terrasser l'hydre qui les épouvante.

Mais c'est en vain qu'ils se dressent en pygmée devant la Révolution de plus en plus menaçante.

A la coalition des tyrans succède la coalition des opprimés, de toutes les victimes de cet enfer social (bien plus réel que celui du Dante) qui, cessant d'être un vil bétail, conscients de leurs droits, par tous les moyens, s'apprennent à faire disparaître tous les vers rongeurs.

Mort aux frêlons ! A la ruche sociale il ne faut que des abeilles productives.

Armé du droit, ayant la justice pour but et la force pour moyen, la résistance est invincible, la victoire est à nous.

Attaquée de toute part, la bourgeoisie est cruelle dans ses lâches représailles, mais c'est avec une noble joie que ses victimes marchent à la mort,

crachant à la face des bourgeois leur haine, encourageant les travailleurs à continuer la guerre sociale, sans trêve ni merci, exprimant les plus sublimes espérances pour l'avenir.

Vive l'anarchie ! A bas les tyrans !
Fût le dernier mot de notre vaillant ami, le compagnon Rinsdorf, au moment où le couperet de la sinistre valetaille bysmarkienne faisait son œuvre.

C'est le moment le plus heureux de ma vie, s'écriait un de nos amis de Chicago, au moment où la corde étouffait le dernier souffle de son existence, pendant que ses camarades criaient : « Hourra pour l'anarchie ! » avant que leurs corps aillent se balancer dans le vide.

Voilà comment meurent, baveux du journalisme, lâches écrivassiers à tant la ligne, qui ne savez qu'insulter, calomnier et vilipendier ceux des nôtres, victimes de votre magistrature parjure.

Trilogie de scélérats : journalisme, police et themis.

Mais le sang de nos martyrs ne sera pas versé en vain, pareille au grain de blé qui, perdu dans la nature en produit des légions.

Leur sang fécondera la semence révolutionnaire qui aura un jour son heure pour les venger.

Déjà de toute part, l'esprit de révolte pénètre et grandit, la lutte s'accroît et se dessine nettement révolutionnaire, entre ceux qui jouissent de tout et ceux qui produisent tout sans jouir de rien, entre le patron rapace et l'ouvrier conscient, entre la classe dirigeante et la multitude qui ne veut plus du servilisme.

En Italie, c'est aux paperasses administratives, aux titres de propriétés, aux caisses des capitalistes et aux agents accrédités de toute la bourgeoisie du monde que les travailleurs s'attaquent.

En Angleterre, c'est par centaines de milles que les meurtres-de-faim sur les places publiques manifestent hautement leur désir d'en finir avec leurs maîtres de tout poil et de tout acabit.

Les travailleurs Belges, plusieurs fois déjà, ont tenté de secouer leur joug patronal.

Les actes individuels en France se succèdent : patrons, gardes chiourmes de tous grades sont attaqués ; les caisses des capitalistes mises à contribution, et surtout les politiciens sont honnis et assassinés.

Révolutionnaires, bravons l'orage, l'avenir est à nous ; à la fin du combat la délivrance.

Que nous importe la mort, puisque les plus heureux d'entre nous sont assassinés lâchement par l'exploitation.

Commençons l'assaut des dernières bastilles bourgeoises, et le réveil des masses prolétaires se fera au cri de : **Vive la révolution sociale !**

Monier:

FIN DU SALARIAT

- « Tout se renouvelle dans la nature.
- « — La vie ne s'entretient que par une série de transformations.
- « — L'évolution sociale est une révolution continue.
- « La révolution est la seule conservation ».

E. C.

Hommes deshérités, vous tous prolétaires, nos collègues de labeur et de souffrance ; travailleurs de tous ordres et de tous pays, vous les portefaix séculaires des iniquités sociales des dirigeants de toutes les nations civilisées serez-vous donc plus patients que le biblique Job ?

Vous qui semez autour de vous toutes les richesses : tout le bien-être, toute jouissance, toute science, — car elle aussi est fille du travail, — et ne recueillez en retour pas même de quoi soulager vos estomacs délabrés, de quoi remplir vos entrailles vides, ne secouerez-vous pas bientôt cette torpeur qui vous tient dans une résignation digne de l'animal domestique ?

Devant l'immense amoncellement de produits de tous genres, dans notre époque de surproduction, vous résignerez-vous longtemps encore à mourir de famine, laissant le soin à une minorité d'oisifs de consommer toutes ces richesses, dussent-ils en crever d'indigestion, en étouffer d'obésité, en mourir de pléthore ?

Il n'y a plus à tergiverser, il n'y a plus à hésiter il faut choisir : nous sommes à une époque de transformation complète des rapports sociaux ; époque transitoire entre le vieux monde, la vieille société basée sur l'inégalité, la hiérarchie ; sur le monopole et la propriété individuelle et la société de l'avenir, ayant pour

base l'égalité et la propriété collective.

C'est l'époque, c'est le moment psychologique de notre option pour celle-ci ou de notre résignation à un absolu et éternel esclavage.

Pourriez-vous hésiter un seul instant entre ces deux formes antinomiques : esclavages et misère, liberté et bonheur ?...

C'est pourtant à ce phénomène d'ordre social qu'à nous, contemporains de la fin du XIX^e siècle, il nous est donné d'assister comme acteur. Ainsi le veut la science, ainsi nous y contraind la transformation économique moderne.

Mais il est certain, il est inévitable que vous vouliez le bonheur ! car c'est l'aspiration de tous les êtres ; l'ineluctable loi de la nature, loi de développement, de perfectibilité.

Eh bien ! pour cela, prolétaires, salariés, c'est-à-dire esclaves et parias de la société capitaliste moderne, redressez-vous dans votre dignité d'homme ! d'homme voulant jouir de la plénitude de son être. Sachez, enfin, que s'il faut encore et toujours des esclaves dans la société humaine, il en existe de nouveaux, — qui n'auront jamais velléité de se plaindre de cette condition, — lesquels sont appelés à faire votre travail, sinon tout du moins la plus grosse part, la plus pénible : ce sont les esclaves de bois et de fer, c'est-à-dire les machines.

Ces machines que beaucoup d'entre vous considèrent encore comme cause principale, sinon unique, de leur misère actuelle ; et cela avec raison, au moins quant à l'aggravation présente de cette misère, parce qu'elles n'ont été exploitées, jusqu'à présent, par leurs détenteurs, que comme concurrentes à votre qualité de producteurs salariés doivent devenir, entre vos mains, la cause décisive, l'instruisant de votre complète émancipation.

Et cette solution ne saurait être douteuse, car dès son entrée dans la production la machine pose ce dilemme aux travailleurs : « Il faut m'accueillir comme libératrice de l'humanité, moi, fille du génie humain, ou mourir sous ma puissance ! » En d'autres termes : Travaillerez-vous, si vous m'accueillez comme suppléante dans la production je ferai le gros travail, beaucoup de travail, pour vous soustraire à la peine et vous donner des loisirs pour vivre heureux, pour jouir des produits, de la richesse et des sciences. Ce sera la fin de votre misère, la fin du salariat, cette dernière forme, dernière transfiguration de l'antique esclavage.

Mais, si vous ne me recevez que comme rivale de vos capacités productrices musculaires je vous tuera par mon indomptable et éternelle puissance d'activité ! vous rejetant hors de la production, c'est-à-dire hors de la vie. Ce que je fais déjà.

Et ce dilemme entendu, aucun de vous, les souffrants, n'hésitera. Vous accueillerez cette libératrice.

Mais au préalable, nous avons une grande œuvre à accomplir : c'est la conquête sur la bourgeoisie, des pouvoirs politiques. Seul moyen, seule sanction et seule garantie des conquêtes sociales. Nous en causerons.

BESSY-PLACET.

Malgré l'élection de M. Sadi Carnot, le parti révolutionnaire n'a pas désarmé. Dans tous les arrondissements les comités d'action et de résistance s'organisent et se préparent pour qu'au jour de la lutte tout soit prêt pour le nettoyage final.

L'indignation soulevée par le nom de Ferry parmi les candidats à la présidence de la République n'est pas encore calmée. A ce propos, nous devons un bon point aux socialistes du Cercle de l'avenir des Travailleurs de la Croix-Rouge, qui lundi dernier, ont voté un ordre du jour énergique félicitant la population parisienne, les républicains, les socialistes et les révolutionnaires d'avoir, en manifestant dans la rue, sauvé la République des griffes sanglantes de Ferry. — Bravo citoyens nous serons heureux le jour où « dans la rue » nos mains et nos coudes se toucheront.

LES SYNDICATS

ET

L'émancipation des Travailleurs

Les préoccupations de la situation politique actuelle, si graves soient-elles, ne doivent pas détourner notre attention des questions qui, pour paraître d'un ordre secondaire n'en sont pas moins, pour les travailleurs, d'un intérêt de premier ordre.

Parmi celles-ci, celle des Chambres syndicales, doit vivement intéresser tous ceux qui trouvent que tout n'est pas pour le mieux dans la République des Wilson Limousin d'Andlau et Cie.

Qu'ont été jusqu'à ce jour les Cham-

bres syndicales ? Que doivent-elles être à venir ? Voilà ce que nous nous proposons d'étudier à cette place dans la mesure de nos moyens.

A l'exception près le rôle des syndicats est borné à la résistance générale, à la défense des intérêts généraux des corporations qu'ils sont sensés être chargés de représenter d'une manière tacite.

C'est, peut-être là la cause principale, pour ne pas dire l'unique cause, de la stagnation dans laquelle sont plongés la plupart des Syndicats depuis leur création.

En effet, comme depuis leur début, les Chambres syndicales n'ont pas empêché les salaires de baisser les prix de façon de diminuer, comme en un mot elles n'ont pas empêché la situation générale d'empirer d'une manière inquiétante, les indifférents et les adversaires de parti pris se sont écriés : *A quoi donc servent vos Chambres syndicales ?*

Je dois reconnaître qu'elles ont souvent été critiquées injustement et que si peu qu'elles aient fait vaut encore mieux que de n'avoir rien fait du tout.

Mais il faut qu'elles se hâtent de sortir de l'impasse où elles végètent et entrent résolument dans la voie qui a été si nettement et si logiquement indiquée au dernier Congrès de Montluçon. Nous sommes d'avis que les Chambres syndicales doivent rester sur le terrain économique et se tenir en dehors des écoles socialistes ou partis politiques quels qu'ils soient, et en cela nous sommes certains d'être d'accord avec la plupart des socialistes, mais ce terrain elles doivent s'en emparer résolument et le défricher si je puis ainsi m'exprimer, dans toutes ses parties.

C'est par là, c'est en se plaçant à la tête des revendications ouvrières, c'est en étudiant les desiderata de la grande masse des spoliés que les Syndicats parviendront à les grouper autour d'eux.

Car, au fond, je ne crois pas à l'indifférence absolue ! Il y a plutôt ignorance.

En effet, il n'est pas de travailleur si timoré soit-il, qu'il s'intitule opportuniste ou radical, voir même monarchiste et clérical, qui soit satisfait de son sort.

Tous sont, au moins, d'accord sur un point, c'est que la situation faite au travailleur est devenue intolérable.

Avec des hommages de plus en plus fréquents, plus en plus longs, les salaires sont, pour le plus grand nombre, plus qu'insuffisants ; et le travail, le travail lui-même, quand il y en a, est pour ainsi dire devenu un vrai supplice. C'est à ce point que tous les jours nous entendons les ouvriers, lors des rentrées au son de la cloche ou du sifflet (ainsi que l'on appelle les chiens) dire : « Allons il faut rentrer au bagne » !!!

On n'y va pas avec enthousiasme allez ! Oh ! mais non... Tous, tous appellent de leurs vœux un remède à tant de maux et à tant de souffrances et tous, au fond, sont d'avis que ce remède ne pourrait être que dans leur émancipation.

Mais, disons le, beaucoup ne croient pas à cette possibilité, eh bien, il faut la leur démontrer. L'affranchissement des travailleurs, voilà le véritable but que doivent poursuivre les Syndicats. C'est ce qu'ont compris et reconnu les délégués des chambres Syndicales réunis en congrès à Montluçon en adoptant les résolutions suivantes :

DEUXIÈME QUESTION

Des conditions de l'affranchissement du travail. — Des mesures immédiates protectrices des travailleurs.

Considérant que le travail ne sera affranchi de la servitude et de la misère qu'il traîne après lui, qu'autant que les instruments et la matière du travail (outillage, chemin de fer et canaux, sol, etc.) cessant d'être monopolisés par une classe oisive, deviendront la propriété commune du peuple entier ;

Le deuxième Congrès des syndicats ouvriers de France engage tous les travailleurs à entrer dans la grande Fédération corporative et à préparer ainsi, avec une formidable armée ouvrière consciente de sa mission, la révolution qui socialisera les moyens de production.

Tout en poursuivant la réalisation de ce but suprême et parallèlement. Les Syndicats doivent encore, ainsi que l'a également décidé le congrès de Montluçon, poursuivre la réalisation des réformes réclamées depuis longtemps par le prolétariat lesquelles étant obtenues aideront puissamment à l'émancipation totale ; sinon, étant refusées par la bourgeoisie, ainsi que c'est notre opinion, elle dessillera les yeux de la grande masse, laquelle, alors, ne verra plus d'espoir que dans la révolution. Nous réservant de revenir sur toutes ces questions, pour aujourd'hui et pour conclure, nous dirons qu'il faut que sans plus tarder les Syndicats, se plaçant sur le terrain des revendications

ouvrières, les mettent à l'étude et prennent à leur égard telles résolutions qu'elles exigent.

Au siècle dernier, le grand bourgeois Danton disait : « Que faut-il pour vaincre l'étranger ? De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace ! ». Pour vaincre la bourgeoisie ; toujours de l'action, encore de l'action !

A. ROGELET.

PUNAISES NOIRES

Dans la crise que nous traversons, il est peut-être bon de faire connaître aux travailleurs une certaine catégorie de gens sans travail et à qui notre République Française donne tous ses soins. D'un état qu'a publié il y a quelques temps l'administration des cultes, il résulte que la France entretient :

87 archevêques ou évêques ; 182 vicaires généraux titulaires ; 751 chanoines ; 130 secrétaires d'évêchés ; 3.397 curés ; 29.752 desservants ; 10.793 vicaires ; 4.617 prêtres auxiliaires ; 2.486 aumôniers ; 703 directeurs ou professeurs de petits séminaires ; 3.401 professeurs d'écoles ecclésiastiques. Soit 55.385 ecclésiastiques.

Il y a en outre : 100.467 nonnes ; 23.265 moines ; 5.538 élèves des grands séminaires ; 2.134 élèves d'institutions ecclésiastiques. Soit en tout 186.689 punaises noires ! Et dire que là dedans on ne compte pas Ferry !!!

L. NAYAR.

LES CRAPAUDS DE LA PRESSE

Nous causerons de la presse en général, mais de la presse lyonnaise en particulier, pouvant d'autant mieux en parler que nous la connaissons davantage pour ses exploits policiers. Oui, nous disons policiers, car ces crapauds à lunettes qui composaient et qui composent encore actuellement ladite presse, c'est-à-dire le Progrès, Lyon Républicain par antiphrase et le Petit Lyonnais qui espère se faire soudoyer comme ses grands frères sus-nommés ; ce dernier, encore, goujat cherche à devenir maçon...

Il est certainement regrettable d'être obligé de remémorer aux lecteurs intéressés, qu'ils se rappellent peu des contradictions journalières de cette presse vénales ; mais nous autres révolutionnaires, nous nous permettons de les renvoyer aux journaux locaux en question d'il y a environ deux ou trois ans ; ils constateront les comptes rendus des réunions d'ouvriers sans travail, lesquelles faisaient espérer une certaine agitation ; mais la bourgeoisie sortit de sa minerve une idée lumineuse : les journaux économiques ; dès lors la mendicité fut proclamée par les plumitifs à la solde du gouvernement, comme un principe républicain. Le Progrès, après avoir été exécuté à l'alcázar en vertu de ses appréciations sur lesdites réunions, revint à d'autres idées dans un but que vous comprendrez facilement ; il s'inscrivait donc pour mille francs sur la liste qu'il ouvrait au bénéfice des ouvriers sans travail (à ce moment il congédiait une partie de son personnel pour cause de ralentissement de travail). Il n'y avait pourtant auparavant, à son dire, que des braillards qui voulaient perdre la République par leurs importunes réclamations ; mais ces braillards, encore une fois, ont forcé le gouvernement à lâcher un os. Espérons qu'il n'y en aura bientôt plus.

D'autre part, comme si le socialisme révolutionnaire n'avait pas des amis dans toutes les nations, cet infect mouchoir en question faisait journellement des tours de force pour atténuer et même nier l'agitation qui se faisait au dehors ; il est absolument inexact, disait-il, que tel fait de révolte se soit produit, et cela en grosses lettres penchées en dernières dépêches.

Ces pourvoyeurs de gibets ou d'échafauds ne craignaient pas non plus de jeter leur bave sur des gens en prison qui n'ont d'autre tort que de leur faire honte, si toutefois la honte peut monter au front de ces êtres abjects.

L'organisation révolutionnaire ayant prouvé ces jours derniers aux bourgeois, que nous sommes prêts à renverser la société à laquelle ils tiennent à se cramponner, ils ont compris que Ferry, le sinistre larbin, n'avait qu'à rentrer dans la coulisse.

Ayant échoué cette fois, ils profitent de la tentative d'épuration qui n'a malheureusement pas abouti isolément mais qui aboutira autrement, pour nous faire accroire que la sympathie générale est acquise à cet assassin qui a fait ses preuves en 1871 contre les communaux, quand il exhortait les Versaillais à les égorger : « allez, mes amis, disait-il, vous n'en fustillez jamais, assez », quand au contraire, tous les travailleurs inconscients sont prêts à faire justice quand l'occasion se présentera.

Dites donc plutôt que ce sont vos confrères en servilisme (journalistes), qui font des vœux pour trouver un Thiers n° 2 pour essayer de la saignée socialiste. A votre aise.

UN ANARCHO.

CYVOCT

Nous manquerions sûrement à tout devoir de solidarité révolutionnaire si nous ne mettions à profit l'apparition de l'Égalité sociale, pour rappeler au souvenir de tous, notre ancien compagnon de lutte, Cyvoct.

Il y a bientôt quatre ans que les menaces des travailleurs, sortant enfin de cette inertie, de cette atonie qui pendant trop longtemps les avaient rendu proches parents de la gent moutonnaire, motivèrent un affolement général de la part de la haute pègre de notre ville.

Troublés, affolés, comme le sont les criminels au moment de prendre la responsabilité de leurs méfaits, tous les voleurs, recelleurs, alphonses de grands et petits étages demandaient à grands cris, par l'organe d'une presse vendue ou à vendre, aide et protection contre le prolétaire qui ne voulait plus se laisser tondre.

Malheureusement pour Miodre aussi bien que pour Cyvoct, il fallait pour le bon *populo* un motif quelconque pour arrêter les militants de notre ville.

La brillante canaille lyonnaise ne fut pas embarrassée. Invoqua-t-elle le Dieu des coquins ? Procéda-t-elle par suggestion ? Nous l'ignorons, en tout cas une bombe éclatait à la *bourse féminine*, café de Bellecour, vulgairement l'Assomoir, blessait mortellement le citoyen Miodre, et quelques jours plus tard 60 anarchistes étaient arrêtés.

« Chercher à qui le crime profite est le plus sûr moyen de trouver le coupable », dit un vieil ophorisme de la magistrature...

Féroce comme le sont tous les lâches quand il n'y a aucun danger, 30,000 fr. d'amendes, un siècle et demi de prison ne pouvait satisfaire la rancune bourgeoise et lui faire oublier la peur qui pendant plusieurs mois avait troublé son existence de plaisir sans limite et d'orgie crapuleuse.

Il fallait encore à cette classe la tête d'un homme, comme il a fallu de nos jours à Teylor, la peau de Pranzini, et on choisit celle de Cyvoct.

Nous n'avons nullement l'intention de relater des faits connus de tous. Rappelons seulement que, extradé de Belgique, Cyvoct fut condamné à mort malgré que le jury ait répondu négativement sur sa participation à l'acte pour lequel il était poursuivi.

Mais qu'importait aux juges, le jury ayant répondu affirmativement sur l'accusation de provocation par la voie de la presse, ce soi-disant délit de presse aurait été suffisant pour motiver l'intervention de la guillotine et si Cyvoct n'a pas été exécuté, ce ne fut certes pas pour des raisons d'humanité, mais seulement devant l'indignation populaire motivée par un aussi monstrueux verdict.

L'énergie ouvrière a sauvé Cyvoct de l'échafaud, mais ne pourra, sans doute, pas l'empêcher d'être lentement assassiné par les privations morales et matérielles et la brutalité de cette espèce d'animal qui tient le milieu entre l'homme et le bouledogue, le garde chiourme du bagne.

Peu importe, d'ailleurs, la vie pour le prolétaire conscient de la situation inférieure qu'il subit n'est pas assez brillante pour qu'on la regrette.

Affirmons simplement que Cyvoct, mort ou vivant, au bagne ou libre, reste et restera pour nous comme un des pionniers de l'affranchissement de l'humanité, et qu'à ce titre, il restera vivant dans notre souvenir.

J. B.

QUE SONT LES INDEPENDANTS ?

Des socialistes révolutionnaires. Plaçant au-dessus de nos préférences d'école le salut de la révolution qui s'impose, nous recherchons la vérité de quelque part du socialisme qu'elle vienne. Nous ne sommes pas des pontifes excommuniés toutes idées contraires aux nôtres. Nous pensons que l'ensemble des théories sociales émises par les sincères, doit produire, dans un laps de temps plus ou moins éloigné, que les fautes de la bourgeoisie rapprochent de jour en jour non pas l'idéal rêvé, car le progrès, dans sa marche incessante en transformant notre éducation et nos moyens d'existence, dévoilera des horizons nouveaux, mais tout au moins une transformation complète de l'état actuel des choses.

Nous, qui sommes des ouvriers, nous demandons votre confiance non pour solliciter des mandats, mais pour nous aider à tenir haut et ferme le drapeau des revendications sociales, pour faire vivre ce journal qui sera le

L'ÉGALITÉ

L'expression euphonique « égalité » n'est pas seulement un mot, c'est un principe indiquant à lui seul toutes les souffrances du présent et toutes les félicités de l'avenir, car compris dans son sens le plus étendu, il élève et associe tous les êtres humains, en affirmant la dignité, l'initiative individuelle, tout en garantissant la liberté, et la responsabilité de chacun vis à vis de tous. Cependant, il ne suffit pas d'entendre chaque jour résonner avec emphase, des phrases traduisant dans tous les sens les bienfaits de l'égalité, politique pour nous convaincre que nous sommes vraiment spoliés. Rien n'est plus faux ; mais la bourgeoisie à bien compris que l'illusion, de la lettre, du mot, est assez puissante pour émousser l'amour propre du peuple, la vanité de l'ignorant, de son sort du lendemain, dans sa comparaison égalitaire avec l'intelligent du jour, bien choyé, du riche à millions et du sans le sou.

Elle a crié égalité avec une hiérarchie de fonctions et d'emplois graduant l'autorité et le traitement, depuis 3.333 francs, jusqu'à moins de deux francs par tête et par jour, chaque supérieur exigeant de son inférieur l'obéissance passive.

Une graduation dans les situations de toutes conditions : industriels, commerçants et travailleurs manuels, depuis possesseur du milliard, c'est-à-dire environ la 170^{ème} partie de la valeur de la France, jusqu'au malheureux, mourant dans la rue faute d'un abri et d'un morceau de pain sec. La vanité du travailleur inconscient est satisfaite, il se croit l'égal du riche, parce que des maîtres intéressés et la loi, leur organe, le lui disent ; le cantonnier est l'égal du Président de la République.

L'égalité doit se chercher sur un autre terrain : l'intelligence, et se raisonner sur toutes choses, sur l'obligation de tous au travail et sur le droit de tous aux produits, sur la mise à la portée de tous des moyens de toutes sortes d'exercer leurs facultés, intellectuelles, et matérielles, et d'éprouver dans le possible les joissances, propres à leur tempérament, ce qui n'est que le complément de l'existence, complètement absolument utile.

Des inégalités intellectuelles choquent, et vient l'impossibilité de les annuler ; mais, ne sommes-nous pas sous l'empire d'un préjugé, qui forme le milieu ou nous nous mouvons, ce qui lui donne créance, bien souvent à faux, puisque la supériorité de la veille est décriée le lendemain. Le milieu et l'hérédité font l'être ce qu'il est. L'hérédité c'est une longue série d'ancêtres, qui, croyant, d'après la volonté de Dieu, être nés de classe inférieure destinée à obéir, ont façonné nos cerveaux pour le milieu actuel, qui, rejetant la divinité absolue et ses acolytes, obéit, encore à la rouerie et au bruit du cliquant.

Ce sont ces cerveaux façonnés ainsi, inspirant les individus à hésiter d'en sortir, la tendance générale du milieu humain lui fait accepter comme supériorité transitoire, tout ce qui éblouit ses yeux, tout ce qui a l'air de mépriser le travail et le travailleur, sans se rendre compte si les facultés intellectuelles sont en rapport avec les prétentions à dominer. Ainsi, un enfant de soi, quoique parfait imbécille, nait célèbre, c'est un événement dans l'histoire d'un peuple. Quoique simple rejeton de la nature comme un enfant de travailleur, qui n'est pas, le nom d'un homme d'État, sort d'un brevet de talent à ses enfants souvent des idiots.

Il y a certainement des hommes qui s'élevaient au point d'imposer à leurs contemporains, mais leur ferme volonté et leurs goûts à approfondir une chose leur en font un agrément, l'aide des connaissances laissées par nos ancêtres et souvent une fausse réclame à prix d'or, les diminuerait sensiblement s'ils avaient été réduits à leurs propres ressources pour dépasser le niveau humain. Étant jugés par un public, incapable de faire le moindre effort pour les approfondir, ils ne sont pas discutés, mais admirés. De plus ils ont généralement été favorisés par le choix de leur vocation, une instruction comprenant le résumé des connaissances acquises. Ainsi compris ces grands hommes deviendront simplement des hommes, se livrant par plaisir avec toutes facilités possibles, à un travail qu'ils réussissent, ce qui les assimile à un travailleur manuel, appelé bon ouvrier, dans son métier.

À l'incompris, la gloire, la richesse, la puissance les honneurs du travailleur novateur dont l'œuvre est jugée par ses camarades de métier, rien !

L'égalité ne pourra exister que lorsque les enfants, élevés ensembles recevront une instruction égale, la plus large possible, pourront, chacun de lui-même, choisir la vocation où il se rendra utile au bien être de tous, incapable d'être influencé, parce que chacun pourra juger le travail de tous indépendamment ; chacun produisant sa part du bien être commun, n'attendra plus que la satisfaction de ses propres besoins, sans avoir en perspective la possession du travail d'autrui, que la seule ambition sera le désir d'être remarqué par tous, un chef-d'œuvre d'art, de littérature, ou une belle découverte scientifique, loin d'avoir pour mobile l'esclavage des hommes par l'or n'aura pour résultat qu'un stimulant général.

Le milieu et les intérêts individuels étant changés une société sur cette base existera très bien.

DELONG.

LES INSTITUTEURS DU RHONE

Nous trouvons dans l'Officiel du 15 décembre 1886, les paroles suivantes prononcées par M. Goblet à propos du vote de la loi sur l'enseignement primaire.

« par cette dernière loi que vous avez définitivement votée, et qui a eu l'heureuse fortune de réunir tout le parti républicain... par cette dernière loi, notamment nous formons des générations nouvelles, préparées à l'usage de la liberté, et qui auront un jour à pratiquer, dans de bien meilleures conditions que nous mêmes, le régime que nous fondons aujourd'hui ».

Former des générations préparées à l'usage de la liberté, cela exprime exactement l'un des buts du socialisme, mais dans la bouche de nos gouvernants actuels, ce langage est une dérision.

Sans aller plus loin, voyons dans le département du Rhône comment on travaille à ce que les instituteurs puissent remplir le rôle social qui leur incombe.

Ils ont comme premier chef hiérarchique, le préfet, que d'aucuns nomment M. Ducros II et qui fait son possible, on le sait, pour renouveler les exploits de l'illustre proconsul de l'ordre moral. Mais ce qu'ils ont ensuite et surtout, c'est M. Gaudier, inspecteur d'Académie auquel le préfet laisse à peu près carte blanche.

M. Hommel, adjoint du sixième arrondissement, nous a fait connaître ce fonctionnaire dans un journal de Lyon.

M. Gaudier s'est rendu fameux par son profond dédain pour la municipalité lyonnaise. Il s'en moque avec la plus parfaite désinvolture. Il est un de ceux pour qui le suffrage universel est une « quantité négligeable ».

« Il réserve ses faveurs aux instituteurs et institutrices connus par leurs attaches cléricales. Il décourage le personnel enseignant par sa partialité et ses brusqueries », et il va sans dire que c'est au profit de l'enseignement congréganiste qu'il compromet l'enseignement laïque.

Comme comble, ce monsieur a le fait scandaleux suivant à son avoir : Il a ordonné aux instituteurs primaires de ne pas viser de photographies — d'institutrices, entendez bien — sans avoir obtenu un double pour son bureau. Le but de cette collection ? C'est bien simple. Les portraits sont rangés dans un album, par ordre alphabétique, et, lorsque M. Gaudier doit prendre une décision concernant une institutrice, il regarde son minois. « Cela explique, dit M. Hommel, comment il se fait que nos institutrices les plus âgées, les plus méritantes se voient refuser les demandes les mieux fondées ».

Mais revenons à notre point de départ. Comment peut-on prétendre que les nouvelles générations puissent être préparées à l'usage de la liberté par des hommes qui sont encore sous le joug de chefs autoritaires, cléricaux, fourbes et tout-puissants.

Allons, messieurs Goblet et compagnie, vous êtes des hypocrites quand vous parlez de liberté à des gens à qui vous ôtez le moyen d'en faire l'apprentissage, attendu que vous les mettez hors du droit commun ; vous êtes des hypocrites quand vous leur empêchez de rechercher en eux-mêmes le soutien qui seul peut les délivrer de l'asservissement, quand enfin vous leur déniez le droit de se syndiquer comme les autres salariés.

PARIS.

AUX GROUPES CORPORATIFS

Nous demandons à tous les groupes corporatifs de nous envoyer les renseignements relatifs à leur organisation et à la situation particulière de leur corporation.

Prochainement, nous commencerons une étude sur les différentes corporations, tant au point de vue économique qu'au point de vue organique.

A OULLINS

La population éminemment ouvrière d'Oullins inféodée au radicalisme, a depuis quelque temps accentuée sa marche en avant.

Les révolutionnaires, qui, dans cette commune, n'avaient aucun pied-à-terre pour pouvoir venir y préconiser les idées de justice et d'égalité qui sont, en quelque sorte l'apanage de leur principe ; les révolutionnaires dis-je, profitant de toutes les situations, qui leur étaient présentées, tant politiques qu'économiques sans faire en sorte qu'à Oullins une organisation révolutionnaire sérieuse fut fondée à seule fin de battre en brèche le radicalisme ou en un mot tous les adversaires de la révolution.

Aussi, il y a environ un mois, pour la première fois une réunion publique révolutionnaire était organisée dans la commune par notre organe l'Égalité sociale, qui a pleinement réussi.

Samedi passé, le Comité révolutionnaire d'Oullins sous les auspices du Comité révolutionnaire central de Lyon donnait également pour la première fois une réunion publique. Un grand nombre de citoyens ont répondu à l'appel des organisateurs.

Cette réunion était présidée par le citoyen Dimnet, secrétaire Joseph Curty, et avait pour ordre du jour : 1° Radicalisme et socialisme ; 2° Les manifestations de Paris ; 3° La suppression des armées permanentes ; 4° Patriotisme et chauvinisme.

La réunion a été très calme, tous les orateurs ont été écoutés avec un silence parfait et l'assemblée a manifesté par des applaudissements ses sympathies aux orateurs qui ont soutenu les principes de la transformation sociale.

C'est dans cet ordre d'idée que nous avons entendu le citoyen Bonard qui, en quelque sorte, tombé un à un les articles du programme radical et préconisé l'abolition de la propriété individuelle. A ce moment un incident se produisit : un gendarme armé vient d'entrer

dans la réunion et se tient à la porte. Le citoyen Choux par une motion d'ordre, constate que la force publique est représentée en arme à la réunion et réclame avec Bonard à ce qu'il se retire. Voyant la fausse situation où il se trouve, pressé de toute part, cru prudent d'opérer une sortie, ce qui fut fait aux applaudissements de toute l'assemblée.

Le citoyen Bonard continue et termine en invitant les radicaux à venir réfuter les idées émises par lui à la tribune, il est à leur disposition pour fournir toutes les explications désirables. Personne ne répond.

Le citoyen Choux, dans un discours souvent interrompu par les applaudissements, dit que les radicaux sont pour ainsi dire des gens mécontents qui sont froissés de ne pas être quelque chose. Il préconise l'association des moyens de productions, donne à l'appui de son dire une citation tirée des *Eloges de Vauban* qui demandait à ce que l'on donne aux pauvres ce que les riches ont de trop. Parlant sur l'abolition des armées permanentes il en demande la suppression immédiate ; cite un fragment d'épître du conventionnel Carnot qui donne à ce sujet sa préférence à une armée nationale sédentaire.

Le citoyen Michel aborde le deuxième article de l'ordre du jour : les manifestations à Paris. Il félicite les Parisiens ainsi que le Comité révolutionnaire central de Paris qui a appelé un des premiers le peuple de Paris à manifester, dit que toujours Paris est la tête de la Révolution et que les Parisiens ont par leurs manifestations empêché l'élection du scélérat Ferry. Il fait l'histoire des crimes de ce misérable ; parle de la presse qui au sujet des manifestations annonçait 35,000 manifestants quand il y en avait 60,009.

Le citoyen Michel, dans un mouvement énergique, préconise l'abolition des armées permanentes.

Le citoyen Bonard parle dans le même sens, traite la question dans ses différentes faces et réclame une armée nationale sédentaire.

Un citoyen vient demander la concentration républicaine préconisée par la bourgeoisie, il est exécuté par l'assemblée entière, par des applaudissements ironiques.

Le citoyen Picornot, le sympathique conseiller municipal de Lyon, déclare que pour lui la République était en danger avant l'élection présidentielle et qu'elle l'est encore. Il parle d'un fait d'actualité, la mort de la millionnaire Mme Boucicault, propriétaire du Bon Marché à Paris, explique le fonctionnement de cette maison et trouve là toute la question sociale, parle des armées permanentes et en réclame la suppression. Ce discours est très applaudi.

Le citoyen Michel parle du patriotisme et du chauvinisme, donne d'excellentes explications sur le patriotisme contre le chauvinisme et se déclare patriote au point de vue révolutionnaire.

Le citoyen Choux se déclare patriote au point de vue économique, c'est-à-dire pour les volés contre les voleurs.

Le citoyen Choux invite tous les citoyens à se grouper en vue de la situation qui nous est faite, parle de notre organe l'Égalité sociale et invite tous les citoyens à faire leur possible pour le propager et demande à ce que l'on fasse une propagande active en faveur de l'amnistie, puis donne lecture des résolutions qui sont ainsi formulées : Devant les dangers que faisaient courir à la République l'élection de Ferry à la présidence de la République, la réunion déclare approuver les manifestations de Paris organisées par l'instigation du Comité central révolutionnaire de Paris et les révolutionnaires parisiens ;

Réclame la suppression immédiate des armées permanentes leur remplacement par une armée nationale sédentaire qui n'est qu'un défi jeté au peuple lorsqu'il réclame ses droits ;

Se déclare partisan de la révolution violente seul moyen qui pourra jeter à bas les gens malhonnêtes qui nous gouvernent et nous mènera à l'égalité sociale.

Le citoyen Choux appuie les résolutions qui sont adoptées. En un mot c'est une bonne soirée pour la Révolution. Nous engageons nos amis à persévérer d'ardeur à seul fin de répandre à Oullins, comme les différents orateurs l'ont indiqué les idées de justice et d'égalité seules routes qui puissent nous mener au bonheur commun.

CH. PRÉGALDIN.

UN SCANDALE

Ce n'est pas la première fois qu'on nous rapporte des actes ignobles qui, paraît-il, se passent à l'Asile de Bron. Mais nous recevons en ce moment des détails tellement épouvantables qu'ils dépassent l'imagination. Nous voulons attirer, pour les porter à la connaissance du public d'avoir acquis la certitude qu'ils ne pourront être démentis. La chose a d'ailleurs été portée devant le Conseil municipal par le citoyen Picornot ; mais jusqu'à ce jour, elle n'a pas reçu de solution et elle n'en recevra probablement jamais.

Nous retrouverons dans cette malpropre affaire un triste héros qui s'est rendu célèbre dans notre ville, l'agent Coco et quelques uns de ses dignes acolytes.

A la semaine prochaine.

Ch. P.

défenseur des exploits, qui dénoncera les mensonges à l'aide dequels la bourgeoisie se maintient au pouvoir. Le titre de ce journal est le but que nous poursuivons, résolution convaincus que sa réalisation seule pourra améliorer le sort de la classe qui produit tout et qui souffre.

N'êtes-vous pas las, travailleurs, d'être les éternels misérables, les exploités sans merci, de voir tous les jours se dérouler devant vous le cortège de toutes les jouissances, des turpitudes, des ignominies sans noms, de la luxure éhontée, du mensonge conscient, de la pourriture enfin qui grouille depuis les bas-fonds jusqu'au sommet de la classe dirigeante.

Est-ce que les patriotes qui vendent nos secrets militaires à l'étranger et tournent leurs armes contre nos frères, les élus qui trafiquent de leur mandat, les justiciers, au service de toutes les réactions, et qui condamnent impitoyablement toutes les revendications sociales, les patrons qui vous exploitent, les financiers qui vous volent, les gommeux qui séduisent vos filles et en font des prostituées, l'impôt qui vous écrase, la guerre qui prend vos fils et en fait des cadavres, le curé qui confesse vos femmes et vit sur le budget, et les millionnaires qui vous éclaboussent de leur boue.

Est-ce que cet ensemble de faits ne vous a pas encore révolté. Faut-il attendre que cette bourgeoisie ait commis tous les crimes, qu'elle se soit gavée jusqu'à l'extinction de vos moeurs et de votre sang, qu'elle ait lancé cette patrie à qui vous tenez encore par plus d'un lien, dans une aventure semblable à Waterloo ou à Sedan, que le général au cheval noir ait dépassé Cavaignac, qu'un tonkinois quelconque puisse, comme Thiers, ramasser la présidence dans le sang d'une nouvelle Commune ?

Faut-il attendre d'être baillonné et ligoté pour parler, et surtout pour agir, que la botte prussienne écrase nos pensées, que la misère ait complètement atrophié nos cerveaux ?

Non, travailleurs, non, il faut relever la tête, chasser ces marchands du temple de l'Égalité, ne pas remplir que des devoirs mais ressaisir des droits. L'histoire nous apprend qu'un peuple ne doit rien attendre que de lui, que sa liberté, son bien-être, dépendent uniquement de son énergie et de sa clairvoyance, qu'il ne doit pas être gouverné mais se gouverner lui-même. Le progrès est son auxiliaire, mais il ne faut pas qu'il laisse ségarer en quelques mains seulement les bienfaits qui découlent de ses découvertes.

Un pour tous, tous pour un, dit une maxime socialiste. Frères, pénétrez-vous de ce principe et vos maux cesseront. Les richesses de la nature et de l'industrie sont à vous producteurs, gardez-les. L'oisiveté engendre tous les maux : travailleurs, détruisez-la. Et nous, unis dans un sentiment de fraternité universelle, les peuples verront renaître le bonheur pour tous et l'égalité sociale ne sera plus un vain mot. Travailleurs, l'existence de ce journal est entre vos mains à la portée de tous, sa prose ne sera pas soldée sur les fonds secrets, chacun peut y participer dans la mesure de ses moyens. Que tous ceux qui vivent du produit de leur travail, que tout opprimé fasse preuve de solidarité en venant grossir les phalanges prolétariennes.

Qu'un immense mouvement de réprobation s'élevé contre l'oligarchie bourgeoise, que ses présidents, députés, magistrats, généraux, et surtout sa presse, soient jugés selon leur œuvre.

Et lorsque, et le jour est proche, cette classe vicieuse par son monstrueux égoïsme, voudra tenter un dernier crime, coup d'état ou invasion pour assurer le pouvoir chancelant dans ses mains débilés, que la France ouvrière tout entière se lève et lui crie : halte-là, nous sommes les maîtres.

NORA.

Admettons que tous les hommes connaissent et chérissent la liberté, le plus grand nombre est forcé d'y renoncer pour avoir du pain. — Avant de songer à être libre il faut songer à vivre.

MARAT.

Il faut en finir avec le désastreux prestige des Assemblées délibérantes. Ce prestige est né de deux cents ans de pouvoir absolu qui ont précipité 89. Les États généraux signalaient une résurrection. La gloire en est restée à la forme parlementaire, et près d'un siècle de déception n'a pas suffi pour nous désabuser.

BLANQUI.

Fédération nationale des Syndicats ouvriers.

CONSEIL LOCAL LYONNAIS

Aux fondateurs de l'Égalité sociale.

Citoyens,

On a souvent dit qu'il n'existait pas de questions sociales : votre journal donnera la preuve convaincante du contraire.

Représentant les intérêts d'une classe nombreuse la plus déshéritée, se vouant à la défense de ces mêmes intérêts, votre feuille ne peut qu'être que très favorablement accueillie par

tous ceux pour qui la fortune est un mythe, et qui, agents principaux de la production et de la richesse, ne connaissent de la vie que les souffrances.

Nul doute que votre feuille ne devienne un stimulant qui poussera la classe ouvrière vers l'étude des problèmes sociaux.

Nous vous disons donc, citoyens, persévérez, votre dévouement, nous l'espérons, sera couronné par le succès de votre œuvre ; dans le cas contraire, vous aurez la satisfaction d'avoir voulu accomplir une œuvre utile.

Ceci dit, nous vous remercions de la place que votre administration nous offre dans les colonnes du Journal ; nous en userons largement.

En effet, les travailleurs, ont le droit et le besoin de savoir ce qui se fait à la Fédération nationale.

Il faut que l'on sache si cette institution est profitable à la masse ouvrière et si elle peut amener une amélioration dans sa situation.

Certes, nous ne dirons pas que l'organisation corporative est une panacée et qu'elle émanera totalement les travailleurs, non, car nous savons très bien que cette émancipation ne peut venir que par une transformation complète de la société.

Mais de même que toute construction demande des fondateurs, de même la transformation de la société ne peut se faire sans une étude préalable et réunissant la majorité des travailleurs, et nul ne méconnaît que le terrain corporatif et fédéral est un des premiers moyens.

En effet, par l'organisation corporative on apprend à se connaître, à s'apprécier, on n'est plus isolés les uns des autres, et la fraternité, qui parfois fait défaut, s'établit le jour où tous les travailleurs sont unis par la Chambre syndicale.

Il faut le répéter souvent, isolés on ne peut rien. Or, ce qui n'est rien ne produit rien, le seul moyen est l'association syndicale protégée et soutenue par la solidarité.

Faut-il encore rappeler la fameuse devise des Jésuites : *Divide ut imperes* (Divise si tu veux être maître).

Ne sait-on pas que lorsqu'on veut abattre un arbre, les tiraillements en sens inverse ne donnent pas de résultats, il faut donc que les forces prolétariennes soient coordonnées et convergent toutes dans le même sens.

Une fois que nous aurons cela, nous serons prêts à toute éventualité.

Le premier point est donc de rechercher l'unité dans l'association, c'est-à-dire de grouper en un seul faisceau toutes les forces éparses de la corporation.

On a dit souvent que les chambres syndicales accumulées sur tous les congrès, ne parviendront pas à émanciper les travailleurs. Mais des cris individuels, si perçants qu'ils soient, y parviendraient-ils.

Brutus, en frappant César, ne tua qu'un individu et non pas l'empire. La Convention, en opposant à la souveraineté du roi, la souveraineté du peuple a détruit la royauté ; de même, c'est en opposant à la souveraineté capitaliste la souveraineté corporative que nous abattons la féodalité industrielle.

DE LA FÉDÉRATION

Faire l'histoire de la fédération des chambres syndicales est, croyons-nous, inutile, nous pouvons affirmer qu'il n'est pas un syndicat qui, comprenant son devoir, n'attribue à l'union seule, le succès de tel ou tel syndicat.

Ce point admis, il en est un autre essentiel, autrement indispensable et qu'il faut savoir reconnaître ; c'est le groupement de toutes ces forces syndicales éparpillées, livrées à elles-mêmes, aujourd'hui victorieuses, demain vaincues, on frappe un homme, on intimide un syndicat, on ne toucherait pas impunément à une Fédération surtout nationale.

Il s'agit donc une fois pour toute de s'affirmer de dire tout haut ce que nous pensons tout bas ; travailleurs, au congrès de Montluçon cent cinquante syndicats y étaient représentés tous ont adopté la fédération nationale.

Si vous voulez que cette dernière soit ce qu'elle doit être adhérez à vos syndicats, que ceux-ci viennent à la fédération et le jour où nous marchons tous unis sous le même drapeau, un grand pas sera fait pour notre émancipation. Voulez-vous citoyens des exemples de ce que peut l'union.

Depuis la formation de la fédération et du conseil local lyonnais, trente-huit syndicats de Lyon y ont adhéré et bien ! n'avons pas comme résultat, le vote d'une bourse du travail, l'envoi d'une délégation au congrès de Montluçon.

Elaboration d'un projet de réorganisation des conseils de prud'hommes, etc., etc. et enfin n'avons-nous pas cette fédération nationale qui sera, nous l'espérons, grande et forte au congrès de 89.

Nous disons donc aux travailleurs et aux syndicats venez à nous, envoyez au conseil fédéral des citoyens intelligents et énergiques et nous travaillerons ensemble à notre émancipation.

Un pour tous, tous pour un tel est notre devise.

Le Conseil Fédéral.

MOUVEMENT SOCIAL

Le « Comité révolutionnaire central » de Paris et « l'Agglomération parisienne du parti ouvrier » remercient le peuple de Paris qui a répondu à son appel et, par des manifestations décisives abattu Ferry et sauvé la République.

Le Comité Révolutionnaire Central de Paris dont l'énergie qu'il a déployé ne peut être contestée a reçu des adhésions diverses et des encouragements de différentes villes, en outre de Boulogne, du Cher, de Gentilly, de Moulins, de la Mouche, d'Oullins, de Lyon, de Toulouse, de Reims, de Bordeaux et de nombreux groupes de Parisiens.

Le Comité Socialiste des indépendants de Paris a voté un ordre du jour la félicitation au « Comité révolutionnaire Central » et à tous les citoyens qui ont suivi son exemple.

La nomination du nouveau président de la République a réveillé chez les membres avancés du parti socialiste des sentiments d'humanité et de justice, bien légitimes en faveur des victimes politiques de l'ordre capitaliste. C'est ainsi qu'un courant d'opinion se manifeste réclamant une amnistie générale pour tout politique ou connexe. Un vœu dans ce sens a été déposé et adopté au Conseil municipal de Paris.

Bouches-du-Rhône. — Le Conseil général des Bouches-du-Rhône, considérant que M. Carnot ne pourrait mieux inaugurer son gouvernement qu'en faisant proposer au Parlement, un acte humanitaire et démocratique au premier chef, a, dans sa séance d'aujourd'hui, renouvelé le vœu émis à la dernière session en faveur d'une amnistie plénière au profit des condamnés politiques.

Bordeaux. — La grève de l'usine Vieillard continue, malgré deux ou trois défections.

Nous ne saurions trop réclamer aux grévistes la persévérance, seul moyen d'avoir raison des résistances patronales.

Souigny (Allier). — Les verriers de Souigny se sont mis en grève samedi. Ils réclament le paiement des rebuts ou bien que ceux-ci soient brisés en leur présence. Ils demandent en outre le maintien des ouvriers promoteurs de la chambre syndicale, renvoyés par MM. Minier et Rouillon.

Cher. — Le citoyen Larasom, récemment réélu maire de Vierzon-Village, vient d'être révoqué de nouveau. Le sénateur Girault est toujours en fonctions.

— La semaine dernière, l'agitation a été grande dans le Cher. Partout des mesures étaient prises en prévision de l'élection du sinistre Ferry, à Saint-Amand, les conseillers municipaux avaient fait placarder des affiches invitant le peuple à se tenir prêt à défendre la République menacée. A Bourges, avaient lieu des réunions; à Vierzon, un certain nombre de délégués avaient été envoyés dans plusieurs communes, avec mission de seconder l'action si décisive du Comité révolutionnaire central.

— Une nouvelle grève vient d'éclater à Vierzon, à l'usine Godffroy. Ce monsieur, a renvoyé plusieurs de ses ouvriers, l'un pour avoir assisté au Congrès de Montluçon, les autres pour faire partie de la Chambre syndicale. De là grève.

Gespunard (Ardennes). — Gespunard est un petit centre ouvrier perdu dans les Ardennes, dans le canton de Charleville. La grande industrie du pays est la clouterie. Les ouvriers cloutiers sont les plus malheureux des mercenaires : ils arrivent à gagner une moyenne de 1 franc 15 par jour ? La misère noire dans laquelle ils sont plongés leur a fait prendre le parti suprême de s'unir en syndicat — ce qui est fait aujourd'hui — d'établir un tarif de travail plus rémunérateur.

Les ouvriers viennent de se déclarer en grève. Ils sont plus de trois cents, tous chargés de famille ; il n'y a pas ou presque pas, de traite à la cause commune, ce qui permet d'espérer une victoire prochaine, si le prolétariat français et les amis de la justice leur viennent en aide.

On peut adresser les souscriptions, pour ces malheureux et intéressants citoyens, au secrétaire de la grève : A. Dromeaux, à Gespunard, canton de Charleville (Ardennes).

Commentry. — Les salaires de la Forge viennent d'être réduits de 12 0/0, alors que l'on vivait à peine avec les anciens prix. C'est la misère noire.

Un tiers des ouvriers ne touchent que 2 fr. 10 pour onze heures de travail, soit par mois de vingt-cinq jours 32 fr. 50, et par année 650 francs. Or, comme il faut manger, même les jours où on n'est pas à l'atelier, cela fait divisé par 365, 1 fr. 72 centimes par vingt-quatre heures. C'est avec cette somme dérisoire qu'une famille — composée souvent de cinq personnes, le père, la mère et trois enfants — doit pourvoir à tous ses besoins. Moins de 35 centimes par tête ! Ce n'est pas même du pain, si l'on défalcque le loyer, le vêtement, la chaussure et les impôts.

Et pour insulter à ses affamés, la Compagnie ne craint pas d'organiser,

comme dimanche dernier, un banquet à 6 francs par tête, en l'honneur de la Saint-Eloi, auquel sont invités ingénieurs, chefs de service, contre-maitres et curé. Ces messieurs qui paient de 10,000 à 28,000 francs, trouvent monstrueux que l'ouvrier se plaigne. A les entendre, il devrait faire des économies...

Les seules plaintes que l'on admette sont celles des actionnaires dont les dividendes ne sont jamais assez forts.

Mazamet (Tarn). — Les ouvriers en peau, de Mazamet qui s'étaient mis en grève, ont envoyé des délégués au directeur de l'usine, pour lui demander l'établissement d'un nouveau tarif portant augmentation des salaires.

Le directeur ayant accepté ces réclamations, les grévistes ont repris leur travail.

Périgueux. — Trois cents ouvriers, qui travaillaient sur les chantiers de la ligne en construction aux environs de Thivies (Dordogne), se sont mis en grève. Ils réclament une augmentation du prix de l'heure.

Les ouvriers se montrent très surexcités contre un des directeurs. Plusieurs brigades de gendarmerie ont été réquisitionnées en prévision de troubles.

Allemagne. — On mande de Dublin que de nombreuses perquisitions ont eu lieu dans les quartiers ouvriers de Berlin. Dans la rue Mantuffel, on a découvert un dépôt de journaux socialistes.

A Hambourg, quatorze socialistes viennent d'être arrêtés. Un agitateur bien connu, qui devait être transporté à la prison de Hanovre, a réussi à échapper à l'escorte. Jusqu'ici, on n'a pu le retrouver.

Il se confirme que non-seulement le gouvernement va demander la prolongation à cinq ans de l'ancienne loi contre les socialistes, mais encore le nouveau projet de loi demandera des pénalités plus graves.

Le groupe socialiste du Conseil municipal de Berlin a été arrêté et conduit au poste de Koeniggratz. Après une visite corporelle, les citoyens Georki, Hérold, Tutzaner, Singer et Mitau ont été remis en liberté.

Hongrie. — Le mouvement en faveur du suffrage universel a pris une extension considérable. Dimanche dernier, de nombreux meetings ont eu lieu en province.

Dans les bassins d'Anina et de Steyerdorf les mineurs ont eu, avec l'assistance d'une escouade de gendarmes, une grande réunion qui a voté une résolution en faveur du suffrage universel.

Strasbourg. — Une grève a éclaté jeudi à la fabrique de Huitenheim. Les ouvriers se plaignaient des retenues qui sont faites pour le travail défectueux, et un grand nombre d'entre eux ont abandonné le travail.

Les patrons ont aussitôt requis la force publique. Il s'en est suivi des collisions pendant lesquelles un vieil ouvrier a été blessé à la tête d'un coup de sabre. Blessé ne suffisait pas, on a, de plus, arrêté le malheureux en compagnie de huit de ses camarades.

Le tirage au sort a lieu aujourd'hui, et les conscrits pourraient se joindre aux grévistes.

New-York. — Le 9 décembre, notre ami le citoyen Most, qui vient d'être reconnu coupable d'avoir tenu des propos « incantatoires » à un meeting de protestation contre l'exécution des anarchistes de Chicago, a été condamné à un an de prison. Most a interjeté appel.

CH. PRÉGALDIN.

VARIÉTÉ

La Religion du Capital

I

LE CONGRÈS DE LONDRES

Les progrès du socialisme inquiètent les classes possédantes d'Europe et d'Amérique. Il y a quelques mois, des hommes venus de tous les pays civilisés se réunissaient à Londres, afin de rechercher ensemble les moyens les plus efficaces d'arrêter le dangereux envahissement des idées socialistes. On remarquait parmi les représentants de la bourgeoisie capitaliste de l'Angleterre, lord Salisbury, Chamberlain, Samuel Morley, lord Randolph Churchill, Herbert Spencer, le cardinal Manning, le prince Bismarck, retenu par une crise alcoolique, avait envoyé son conseiller intime, le juif Bleichroeder. Les grands industriels et les financiers des deux mondes. Vanderbilt, Rothschild, Gould, Soubeyran, Krupp, Dollfus, Dietz-Monin, Schneider assistaient en personne, ou s'étaient fait remplacer par des hommes de confiance. Jamais on n'avait vu des personnes d'opinions et de nationalités si différentes s'entendre si fraternellement. Paul Bert s'asseyait à côté de Mgr Freppel, Gladstone serrait la main à Ferry, et de Moltke discutait amicalement les chances d'une guerre de revanche avec Deroulède et Ranc.

La cause qui les réunissait, imposait

silence à leurs rancunes personnelles, à leurs divisions politiques et à leurs jalousies patriotiques.

Le légat du Pape prit la parole le premier.

— On gouverne les hommes en se servant tour à tour de la force brutale et de la force de l'intelligence. La religion était, autrefois, la force magique qui dominait la conscience de l'homme; elle enseignait au travailleur à se soumettre docilement, à lâcher la proie pour l'ombre, à supporter les misères terrestres en rêvant de jouissances célestes... Mais le socialisme, l'esprit du mal des temps modernes, chasse la foi et s'établit dans le cœur des déshérités; il leur prêche qu'on ne doit pas reléguer le bonheur à l'autre monde; il leur annonce qu'il fera de la terre un paradis; il crie au salarié : « On te vole ! Allons, debout, révolte-toi ! » Il prépare les masses ouvrières, jadis si dociles, pour un soulèvement général qui détruira les sociétés civilisées, abolissant les classes privilégiées, supprimant la famille, enlevant aux riches leurs biens pour les donner aux pauvres, détruisant l'art et la religion, répandant sur le monde les ténèbres de la barbarie... Comment combattre l'ennemi de toute civilisation et de tout progrès ? Quelles armes opposer au socialisme ? — Le prince de Bismarck, l'arbitre de l'Europe, le Nabuchodonosor qui a vaincu le Danemark, l'Autriche et la France, est vaincu par des savetiers socialistes. Les conservateurs de France immolèrent en 48 et en 71 plus de socialistes qu'on ne tua d'hérétiques le jour de la Saint-Barthélemy; et le sang de ces tueries gigantesques est une rosée qui fait germer le socialisme sur toute la terre. Après chaque massacre, le socialisme renaît plus vivace. Le monstre est à l'épreuve de la force brutale. Que faire ?

Les savants et les philosophes de l'Assemblée, Paul Bert, Hœckel, Herbert Spencer se levèrent tour à tour et proposèrent de dompter le socialisme par la science.

Mgr Freppel haussa les épaules. — Mais votre science maudite fournit aux communistes leurs arguments les mieux trempés.

— Vous ignorez la philosophie naturaliste que nous professons, répliqua H. Spencer. Notre savante théorie de l'évolution prouve que l'infériorité sociale des ouvriers est aussi fatale que la chute des corps, qu'elle est la conséquence nécessaire des lois immuables et immanentes de la nature; nous démontrons aussi que les privilèges des classes supérieures sont les mieux adaptés, qu'ils iront se perfectionnant sans cesse et qu'ils finiront par se transformer en une race nouvelle dont les individus ne ressembleront en rien aux brutes à face humaine des classes inférieures que l'on ne peut mener que le fouet à la main (1).

— Plaise à Dieu que jamais vos théories évolutionnistes ne descendent dans les masses ouvrières; elles les enrageraient, les jetteraient dans le désespoir, ce conseiller des révoltes populaires, interrompit M. de Pressensé. Votre foi est vraiment par trop profonde, messieurs les savants du transformisme, comment pouvez-vous croire que l'on puisse opposer votre science désemploissante aux mirages enchanteurs du socialisme, à la communauté des biens, au libre développement des facultés, que les socialistes font miroiter aux yeux des ouvriers émerveillés ? Si nous voulons demeurer classe privilégiée et continuer à vivre aux dépens de ceux qui travaillent, il faut amuser l'imagination de la bête populaire par des légendes et des contes de l'autre monde. La religion chrétienne remplissait à merveille ce rôle; vous, messieurs de la libre-pensée, vous l'avez dépouillée de son prestige.

— Vous avez raison d'avouer qu'elle est déconsidérée, répondit Paul Paul, votre religion perd du terrain tous les jours. Et si nous, libre-penseurs, que vous attaquez inconsidérément, nous ne vous soutenions en dessous mains, tout en ayant l'air de vous combattre pour amuser les badauds, si nous ne votions tous les ans le budget des cultes, mais vous, et tous les curés, pasteurs et rabbins de la sainte boutique, vous créveriez de faim. Qu'on suspende les traitements et la foi s'éteint... Mais, parce que je suis libre-penseur, parce que je me moque de Dieu et du diable, parce que je ne crois qu'à moi et aux jouissances physiques et intellectuelles que je prends, c'est pour cela que je reconnais la nécessité d'une religion, qui, comme vous le dites, amuse l'imagination de la bête humaine que l'on tond, il faut que les ouvriers croient que la misère est l'or qui achète le ciel et que le Bon Dieu leur accorde la pauvreté pour leur réserver

le royaume des cieux en héritage. Je suis un homme très religieux... pour les autres. Mais, sacré dieu ! pourquoi nous avoir fabriqué une religion si bêtement ridicule. Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis avouer que je crois qu'un pigeon couche avec une vierge et que cette union, réprouvée par la morale et la physiologie, naquit un agneau qui se métamorphosa en un juif circoncis.

— Votre religion ne s'accorde pas avec les règles de la grammaire, ajouta Menard-Dorian, qui se pique de purisme. Un Dieu unique en trois personnes est condamné à d'éternels barbarismes, à des « je pense, je me mouchois, je me torchons ! »

— Messieurs, nous ne sommes pas ici pour discuter les articles de la foi catholique, s'interposa doucement le cardinal Manning, mais pour nous occuper du péril social. Vous pouvez, rééditant Voltaire, railler la religion, mais vous n'empêcherez pas qu'elle soit le meilleur frein moral aux convoitises et aux passions des basses classes.

— L'homme est un animal religieux, dit sentencieusement le pape du positivisme, M. Pierre Laffitte. La religion d'Auhuste Comte ne possède ni pigeon, ni agneau, et, bien que notre Dieu ne soit ni à plumes, ni à poils, il est cependant un Dieu positif.

— Votre Dieu-Humanité, répliqua Huxley, est moins réel que le blond Jésus. Les religions de notre siècle sont un danger social. Demandez à M. de Giers qui nous écoute en souriant, si les sectes religieuses de formation nouvelle en Russie, aussi bien qu'aux États-Unis, ne sont pas entachées de communisme. Je reconnais la nécessité d'une religion, j'admets aussi que le christianisme, excellent encore pour les Papous et les sauvages de l'Australie, est un peu démodé en Europe; mais s'il nous faut une religion nouvelle, tâchons qu'elle ne soit pas un plagiat du catholicisme et ne contienne nulle trace de socialisme.

— Pourquoi, interrompit Maret, heureux de glisser un mot, ne remplacez-vous pas les vertus théologiques par les vertus libérales, la Foi, l'Espérance et la Charité par la Liberté l'Égalité et la Fraternité ?

— Et la Patrie, acheva Deroulède. — Ces vertus libérales sont, en effet, la belle découverte religieuse des temps modernes, reprit M. de Giers; elles ont rendu d'importants services en Angleterre, en France, au États-Unis, partout, enfin, où on les a utilisées pour diriger les masses; nous nous en servirons un jour en Russie. Vous nous avez enseigné, messieurs les occidentaux, l'art d'opprimer au nom de la Liberté, d'exploiter au nom de l'Égalité, de mitailler au nom de la Fraternité; vous êtes nos maîtres. Mais ces trois vertus du libéralisme bourgeois ne suffisent pas à constituer une religion : ce sont tout au plus des demi-Dieux; il reste à trouver le Dieu suprême.

— La seule religion qui puisse répondre aux nécessités du moment, est la religion du Capital, déclara avec force le grand statisticien anglais, Giffen. Le Capital est le Dieu réel, présent partout. Il se manifeste sous toutes les formes — il est or éclatant et poudreux, troupeau de moutons et cargaison de café, stock de Bibles saintes et ballots de gravures pornographiques, machines gigantesques et grosses de capotes anglaises. Le Capital est le Dieu que tout le monde connaît, voit toucher, sent, goûte il existe pour tous nos sens. Il est le seul Dieu qui n'a pas encore rencontré d'athée. Salomon l'adorait, bien que pour lui tout fût vanité; Schopenhauer lui trouvait des charmes enivrants, bien que pour lui tout fût désenchantement; Hartmann, l'inconsolable philosophe, est un de ses consociés croyants. Les autres religions ne sont que sur les lèvres, mais au fond du cœur de l'homme règne la foi dans le Capital.

Bleichroeder, Rothschild, Vanderbilt, tous les chrétiens et tous les juifs de l'Internationale jaune, battaient des mains et vociféraient :

— Giffen a raison. Le Capital est Dieu ! le seul Dieu vivant !

Quant l'enthousiasme juidaïque se fut un peu calmé, Giffen continua !

— Aux uns sa présence se révèle terrible; aux autres, tendre comme l'amour d'une jeune mère. Quand le Capital se jette sur une contrée, c'est une trombe qui passe, broyant et triturant hommes, bêtes et choses. Quand le Capital européen s'abat sur l'Égypte, il empoigna et souleva de terre les fellahs avec leurs bœufs, leurs charrettes et leurs pioches, et les transporta à l'isthme de Suez, de sa main de fer il les courba au travail, brûlés par le soleil, grelottant de fièvre, torturés par la faim et la soif : trente mille jonchèrent de leurs ossements les bords du canal.

Le Capital saisit les hommes jeunes et vigoureux, alertes et bien portants, libres et joyeux; il les emprisonne par milliers dans des usines, dans des tissages, dans des mines; là, comme le charbon dans la fournaise, il les consomme, il incorpore leur sang et leur chair à la houille, à la trame des tissus, à l'acier des machines; il transfuse leur force vitale dans la matière inerte. Quand il les lâche, ils sont usés, cassés et vieillissent avant l'âge; ils ne sont que des carcasses inutiles que se

(1) Nous regrettons vivement que le manque d'espace nous oblige à résumer les remarquables discours prononcés dans ce congrès qui réunissait les comités de la science, de la religion, de la philosophie, de la finance, du commerce et de l'industrie. Nous renvoyons le lecteur à l'article où M. Spencer préconise la prison cellulaire et le fouet comme méthode de gouvernement des basses classes; il parut dans le *Contemporary Review* du mois d'avril et portait le titre de *The coming slavery* (l'esclavage qui vient). Le communisme est l'esclavage que nous prédit le célèbre philosophe bourgeois.

disputent l'anémie, la scrofule, la pu monie.

L'imagination humaine, si fertile cependant en monstres terrifiants n'aurait jamais pufanter un dieu aussi cruel, aussi épouvantable, aussi puissant pour le mal. — Mais qu'il est doux, prévoyant et aimable pour les élus. La terre ne possède pas assez de jouissances pour les privilégiés du Capital : il torture l'esprit des travailleurs pour qu'ils inventent des travaux nouveaux, pour qu'ils préparent de mets inconnus afin d'exciter leur appétit blasé; il procure des vièges enfants afin de réveiller leurs sens épuisés. Il leur livre en toute propriété les choses mortes et les êtres vivants.

Agités par l'esprit de vérité ils tressaillent et hurlaient :

— Le Capital est Dieu.

— Le Capital ne connaît ni patrie ni frontière, ni couleur, ni races, ni âges, ni sexes; il est le Dieu international, le Dieu universel, il courbera sous sa loi tous les enfants des hommes ! s'écria le légat du pape, en proie à un transport divin. Effaçons les religions du passé; oublions nos haines nationales et nos querelles religieuses unissons-nous de cœur et d'esprit pour formuler les dogmes de la foi nouvelle, de la Religion du Capital.

Le Congrès de Londres, qui marquera dans l'histoire autant que les grands Conciles qui élaborèrent la religion catholique, tint ses séances durant deux semaines; on nomma une commission composée des représentants de toutes les nationalités, qui fut chargée de rédiger les procès-verbaux et de grouper en un seul corps de doctrine les opinions et les idées émises. Nous avons pu nous procurer différents travaux de cette commission que nous publions ici.

II

LE CATÉCHISME DES TRAVAILLEURS

— Quel est ton nom ?

— Salarié.

— Que sont tes parents ?

— Mon père était salarié, ainsi que mon grand-père et mon aïeul; mais les pères de mes pères étaient serfs et esclaves. Ma mère se nomme Pauvreté.

— D'où viens-tu, où vas-tu ?

— Je viens de la pauvreté et je vais à la misère, en passant par l'hôpital, où mon corps servira de champ d'expériences aux médicaments nouveaux et de sujets d'études aux docteurs qui soignent les privilégiés du Capital.

— Où es-tu né ?

— Dans une mansarde, sous les combles d'une maison que mon père et ses camarades de travail avaient tie.

(A suivre) Paul LAFARGUE.

LA PRESSE SOCIALISTE

La Revue moderne, 24, rue de Marseille, Lyon.

Le Devoir, aux Fanulistères de Genève.

La Philosophie de l'Avenir, Delaporte, 108, rue Mouffetard.

Le Prolétariat, 58, rue Greneto.

L'Avant des Travailleurs, 15, rue Saint-Nicaise (Lille).

La Revue du Mouvement social, Ch. Limousin, 64, rue d'Aleria, Paris.

La Défense du Travailleur, rue Favart d'Herbigny, (Reims).

La voix du Peuple, 80, boulevard des Dames, (Marseille).

Le cri du Travailleur, 15, rue Saint-Nicaise, (Lille).

L'Ouvrier Chapelier, 25, rue de Roméo, (Paris).

Le IV^e Arrondissement, 214, r. St-Antoine, Paris.

L'Emancipation social, Narbonne.

Le Socialiste du Gard, 10, rue de l'Ho loge, (Nîmes).

L'Union des Travailleurs, Peysan, 11, rue Menois (Nîmes).

Le Révolté, 140, rue Mouffetard.

ÉTRANGER

La Société nouvelle, James, soc. et rév. 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

L'Avant-Garde, L. Bertrand, rédacteur en chef, 11, rue du Persil, à Bruxelles.

El Socialista, organe du Parti o Espagnol, (Madrid).

Le Woorrit, organe de Parti ouvrier, Flamand, Gand.

NOS SOUSCRIPTIONS

Reçu des Groupes anarchistes : Blonde, Sibilat, Renaud, Monier, Bousy, Bernard, Ramé, Rivet, Burnichon, Sangretti, ensembles... 37 fr. 35

Delaleu, 2 fr.; Lemoine, 0,50; Thomas 2 fr.; un Serrurier, 0,50 c.; Bergeret, 3 fr.; Boulet, 2 fr.; Perella, 0,25 c.; un Massacré, 0,20 c.; Coing, 0,25 c.

Total... 48 fr. 50.

Le Gérant : H. DELANGE.

Lyon, Imp. PASTEL, petite rue de Cuir, 10.